

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

APRÈS HUIT MOIS DE GUERRE

L'ŒUVRE DE L'ARMÉE RUSSE

Les rapports et les documents que nous possédons aujourd'hui sur les opérations de nos alliés russes permettent de préciser quelle a été la haute valeur de leur effort et de leur succès.

Dès le début de la campagne, l'état-major russe s'est proposé, par une intervention immédiate, de remplir loyalement les engagements de l'alliance et de retenir sur la frontière orientale le plus grand nombre possible de forces allemandes.

En même temps, il a dirigé contre l'Autriche-Hongrie une offensive couronnée d'un plein succès et il a bientôt obligé l'état-major allemand à venir au secours des armées autrichiennes.

L'invasion de la Prusse orientale et de la Galicie au commencement de la campagne a placé les Austro-Allemands dans une situation d'autant plus difficile que notre victoire de la Marne leur interdisait à ce moment le transport de forces importantes contre la Russie.

L'activité ininterrompue des armées russes a obligé l'état-major allemand à prélever, dans les mois suivants, à trois reprises, des corps d'armée sur le front occidental et à entreprendre sur le front oriental des opérations de grande envergure.

L'échec de ces opérations a été complet. On verra dans le récit ci-dessous que l'idée maîtresse du haut commandement allemand, en venant au secours des armées autrichiennes, a été de s'emparer de Varsovie, afin de permettre au kaiser d'y proclamer l'autonomie polonaise sous l'hégémonie allemande.

La faillite de ce plan est aujourd'hui complète. Varsovie n'a pas été prise. Les troupes russes ont opposé une inébranlable résistance aux furieux assauts des Allemands et leur ont infligé des pertes terribles.

En même temps, les armées autrichiennes ont subi défaites sur défaites et ont été contraintes d'évacuer, devant le progrès continu des Russes, le territoire tout entier de la Galicie. Leur situation apparaît aujourd'hui comme des plus précaires.

Ainsi, après huit mois de guerre, le bilan des opérations sur le front oriental se solde d'une façon incontestable à l'avantage de nos alliés.

Les Armées russes.

Les deux principaux groupes d'armées russes avaient été constitués, l'un au nord, et l'autre au sud.

Le groupe du nord, comprenant les armées des généraux Rennenkampf et Samsonow, sous le commandement supérieur du général Jilinsky, s'était concentré der-

rière la ligne du Niemen et de la Narew, en face de la Prusse orientale.

Le groupe du sud (général Ivanow) avait comme objectif, en Galicie, Lemberg et Przemyśl.

Un autre groupe d'armées se concentrait au centre entre Varsovie et Brest-Litowski : il devait comprendre les corps d'armée les plus éloignés, ceux de la Russie centrale et orientale, du Caucase et de la Sibérie.

Par une vigoureuse offensive en Prusse orientale menée par les corps dont la mobilisation était la plus rapide, ceux de Vilna et de Varsovie, le grand-duc Nicolas, loyal allié, comptait alléger le poids de l'attaque qui pesait sur l'armée française au début des opérations, et maintenir sur le front oriental le plus grand nombre possible de formations actives allemandes.

D'autre part, en raison de la forme enveloppée de la Pologne russe, il y avait intérêt à dégager d'abord les deux flancs (Prusse

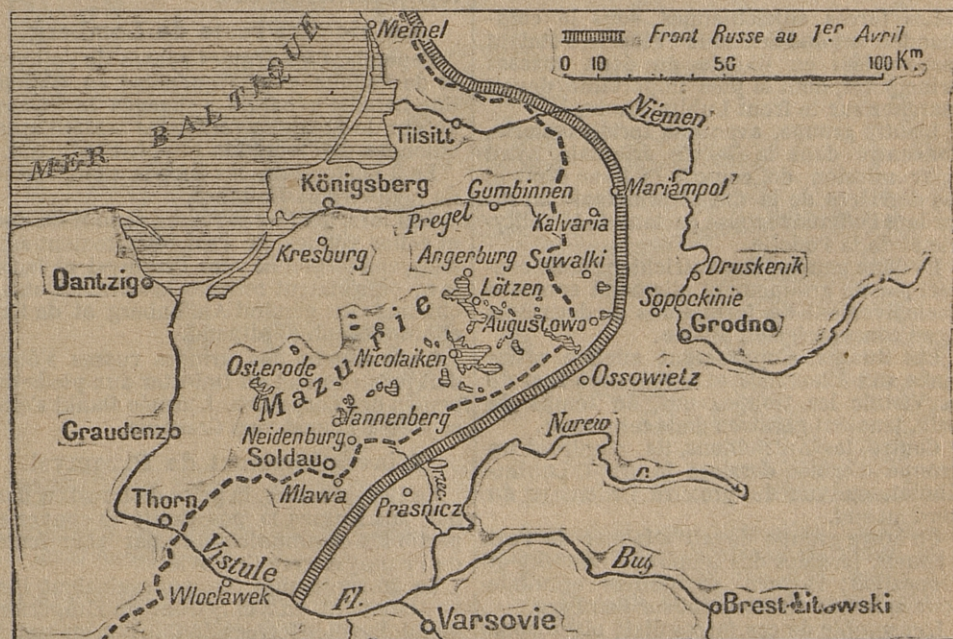
mettait en marche, franchissant, le 17, la frontière. Le 19, elle entra à Lyck.

Une bataille s'engageait à Gumbinnen, qui se terminait par la retraite de l'armée allemande, composée des 1^{er} et XX^e corps actifs, du 1^{er} corps de réserve et de trois brigades de landwehr, et commandée par le général von Prittwitz und Gaffron.

Vers la fin d'août, la cavalerie russe atteignait Kreutzburg, à 25 kilomètres sud de Königsberg. L'armée Rennenkampf s'était, au prix d'énormes sacrifices, frayé un chemin dans une région difficile, hérissée de forêts, couverte de lacs et soigneusement organisée depuis plus de trente ans pour la défensive par l'armée allemande.

En même temps, l'armée du général Samsonow se mettait en marche le 13 août et progressait avec peine dans une région sablonneuse où le transport des approvisionnements constituait une difficulté presque insurmontable. Elle atteignait le 22 août seulement Neidenburg et Soldau.

Le général von Hindenburg, qui venait de remplacer le général von Prittwitz und Gaffron, disposant de bonnes routes et d'un réseau ferré bien aménagé, décida de manœuvrer sur les lignes intérieures et d'attaquer successivement les deux armées russes.



orientale et Galicie) par une offensive énergique qui faciliterait ensuite la marche de la masse centrale vers Posen.

L'invasion de la Prusse orientale.

Les Allemands, profitant de leur mobilisation anticipée et de leurs facilités de concentration, pénétrèrent, dès les premiers jours d'août, dans le gouvernement de Vilna et dans le gouvernement de Varsovie. Leur avance fut de courte durée.

Dès le 12 août, l'armée Rennenkampf se

Tandis que la garnison de Königsberg masquait l'armée Rennenkampf, les corps qui avaient combattu à Gumbinnen furent ramenés, partie par des marches forcées, partie par voie ferrée, dans la région d'Ostrode, où ils rejoignirent les forces opposées à l'armée Samsonow.

Toutes les garnisons des places de la Vistule avec leur artillerie lourde mobile étaient en même temps portées en avant.

L'armée Samsonow se heurta les 30 et 31 août, à Tannenberg, à des positions puis-

samment organisées et défendues par une puissante artillerie et dut battre en retraite subissant de lourdes pertes.

Le général von Hindenburg reporta alors tout son effort contre l'armée Rennenkampf, qui, menacée d'être enveloppée à son aile gauche, put cependant échapper à l'étreinte en se repliant derrière le Niemen.

La victoire russe d'Augustowo.

Les Allemands, suivant les Russes en retraite, envahirent les gouvernements de Souvaiki et de Marienburg, cherchant à forcer le passage du Niemen et à intercepter, entre Vilna et Grodno, les voies ferrées reliant Varsovie à Saint-Petersbourg.

Le 25 septembre, ils tentèrent de forcer le passage du Niemen à Drouskienik (40 kilomètres au nord de Grodno), mais échouèrent.

Le 26, ils attaquèrent Ossowietz et le bombardèrent. Une bataille générale s'engagea peu à peu.

Le 28, les Allemands, battus dans la région de Sopoekin, se replièrent sur Augustowo. Les forces qui attaquaient Ossowietz, découvertes sur le flanc gauche, se replièrent sur Lyck.

Jusqu'au 8 octobre, les Allemands luttèrent, pied à pied, pour retarder l'offensive russe, mais les Russes, qui s'étaient emparés, le 29 septembre, d'Augustowo, entraient à Marienburg et à Kalvaria, le 2 octobre. Le 8, les Allemands étaient définitivement rejetés vers l'ouest et poursuivis par les Russes jusque dans la région des lacs de Mazurie.

L'offensive allemande vers le Niemen avait donc échoué et les Russes entraient pour la seconde fois en Prusse orientale.

Ils occupaient la ligne générale Gumbinnen Angerburg-Lötzen-Nikolaiken.

Les opérations prirent dès lors, dans cette région, un caractère secondaire qu'elles conservèrent jusqu'à la fin de janvier.

Les armées de Pologne.

Les forces autrichiennes, sous le commandement de l'archiduc Frédéric, s'étaient rassemblées en Galicie en deux masses principales, dont la plus importante devait marcher sur le front Lublin-Kholm.

L'autre groupe, avec une forte cavalerie, concentré dans la Galicie orientale, avait pour mission de couvrir le flanc droit et les derrières de la masse principale en retardant l'offensive russe partant de la Volhynie et de la Podolie.

Le flanc gauche des Autrichiens était couvert par un groupement allemand composé exclusivement de formations de deuxième ligne concentrées en Silésie.

Les Russes n'opposèrent aucune résistance aux Allemands et replièrent à l'est de la Vistule les troupes qui, en temps de paix, tenaient garnison dans cette zone.

Contre les Autrichiens, ils réunirent un groupe d'armée derrière le front Lublin-Kholm, en vue de prendre l'offensive du nord au sud.

Un autre groupe devait attaquer de l'est à l'ouest (armées des généraux Roussky et Broussiloff) l'armée de Galicie orientale pour marcher directement sur Lemberg.

L'ensemble de ces forces était placé sous le commandement du général Iwanow.

La concentration russe en Pologne fut moins rapide qu'elle ne l'avait été au nord. Les Autrichiens, prêts avant les Russes, avaient pénétré dans la Pologne méridionale à une distance de près de 400 kilomètres. Les corps de couverture russes s'étaient repliés en combattant devant l'invasion.

La victoire russe de Lublin-Kholm.

La grande bataille s'engagea en Pologne méridionale, le 25 août, sur le front Lublin-Kholm. Elle se termina le 15 septembre par

la prise de Sandomir et la victoire complète des Russes.

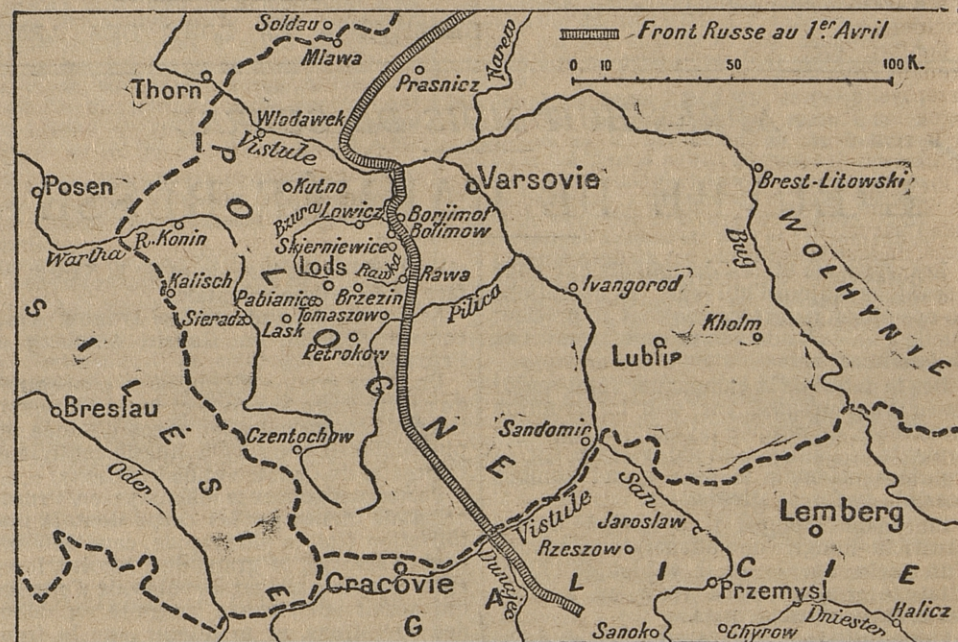
Le centre du dispositif autrichien fut enfoncé et l'armée autrichienne de l'aile gauche (général Dankl) fut séparée de l'armée centrale (général Auffenberg). Celle-ci se trouva attaquée de trois côtés, l'armée du général Roussky ayant progressé victorieusement en Galicie orientale. L'armée Auffenberg fut finalement rejetée dans la direction de Przemyśl.

L'armée de gauche (général Dankl), renfor-

nemi tombait entre leurs mains. Les Autrichiens, se repliant en désordre, laissaient derrière eux de nombreux blessés, des canons, des mitrailleuses et un important matériel de guerre.

La reconstitution de l'armée russe du centre.

Le développement des opérations, tant en Prusse orientale qu'en Galicie, avait contraint le grand-duc Nicolas à prélever sur la masse, qui devait être constituée au centre,



cée par les éléments de deuxième ligne allemande, opposa une résistance plus opiniâtre, mais, menacée sur son flanc gauche par la cavalerie russe, elle fut obligée de se replier derrière le San.

La victoire russe de Lemberg.

Cependant les armées russes de Volhynie et de Podolie avaient pénétré en Galicie. Une bataille générale s'engagea le 26 août autour de Lemberg contre les armées autrichiennes de l'archiduc Joseph-Ferdinand.

Le 3 septembre, les Russes s'emparèrent de Lemberg et de Halicz.

Dès lors, les forces russes venues du nord et celles venues de l'est, étroitement soudées, convergèrent vers Przemyśl et Jaroslaw, où s'étaient retirées les armées autrichiennes du général Auffenberg et de l'archiduc Joseph-Ferdinand.

L'aile gauche des armées russes s'étendait jusqu'au sud du Dniester aux pieds des pentes des Carpathes. L'armée Dankl s'était repliée à l'ouest vers Cracovie.

L'investissement de Przemyśl.

Le 23 septembre, la prise de Jaroslaw donnait aux Russes la possibilité de couper en partie les communications par voie ferrée de Przemyśl avec Cracovie.

Le 26 septembre, ils poursuivaient l'investissement en s'emparant de l'important nœud de voies ferrées de Chirow, au sud de Przemyśl.

L'avance progressive des forces russes dans la direction de Rzeszow et de Sanok achevait l'encerclement de la place forte.

Au sud de Przemyśl, les armées russes atteignaient la vallée supérieure du San, s'emparant du col d'Ujok dans les Carpathes et pénétraient en Hongrie.

Les forces autrichiennes se retiraient rapidement devant elles, partie vers Cracovie, partie vers les Carpathes.

La campagne de Galicie se terminait donc pour les Russes par un incontestable succès. Une grande étendue du territoire en-

un assez grand nombre de corps d'armée. Pour poursuivre son offensive, il était nécessaire qu'il reconstituât en Pologne une masse de manœuvre assez importante.

La preuve était faite qu'une attaque en Prusse orientale serait onéreuse en raison de la facilité offerte par cette région pour les organisations défensives.

Le grand-duc Nicolas ne laissa donc sur la frontière de Prusse orientale qu'une simple armée d'observation pour couvrir son flanc droit.

Il groupa sur la Vistule, de Varsovie à Sandomir, une masse centrale qui devait marcher sur Breslau en liaison avec les armées de Galicie marchant sur Cracovie. Elle fut constituée en prélevant un certain nombre de corps d'armée sur le groupe de Galicie et sur celui de la Prusse orientale. Des corps envoyés de Sibérie, du Turkestan et du Caucase complétèrent le nouveau groupe.

C'était là un travail de concentration lent et délicat devant se faire, partie par voie ferrée, partie par route.

Les troupes russes s'en sont acquittées en déployant une énergie remarquable, en faisant souvent des étapes de 40 kilomètres et plus, par des routes défoncées et des régions marécageuses.

Leur progression s'est accomplie sur la rive droite de la Vistule à l'abri du fleuve, sous la protection de masses importantes de cavalerie qui s'étaient portées vers la frontière.

Le plan du général von Hindenburg.

Cependant le général von Hindenburg opérait de son côté une nouvelle concentration couverte par les troupes allemandes de deuxième ligne qui, après la défaite des Autrichiens, s'étaient retranchées dans la région de Czenstochow.

Les XVII^e et XX^e corps furent ramenés de Prusse orientale en Silésie, en même temps qu'on enlevait sur le front occidental le XI^e corps. La nouvelle armée était complétée

par le corps de réserve de la garde, le XVII^e corps de réserve, le VI^e corps de landwehr et les garnisons de Breslau et de Posen.

Une armée autrichienne, sous les ordres du général Dankl, devait opérer en liaison avec l'armée allemande.

Le plan du général von Hindenburg paraît avoir été, pendant que les Autrichiens cherchaient à retenir les masses russes sur la ligne du San, de progresser rapidement en Pologne méridionale, pour franchir la Vistule entre Sandomir et Iwagorod et se rabattre sur les derrières de l'armée russe accrochée sur le San par l'armée autrichienne.

Conformément à ce plan, les Autrichiens, prenant l'offensive, parvinrent à déboucher Przemyśl à l'ouest, mais ils ne purent déloger les Russes de leurs retranchements de la rive droite du San et des têtes de pont qu'ils avaient conservées sur la rive gauche.

En même temps, l'armée austro-allemande de Silésie, traversant la Pologne méridionale, parvenait sur la Vistule moyenne; mais, malgré la rapidité de son mouvement, le général von Hindenburg allait se heurter à la masse que le grand-duc Nicolas était parvenu à reconstituer.

L'échec du plan von Hindenburg.

L'exécution de cette concentration avait été pénible, imposant aux troupes russes des privations et des fatigues énormes.

Les troupes supportèrent allègrement cette épreuve et les corps d'armée furent portés progressivement sur la Vistule, tandis que, dans la région de Varsovie, les corps arrivés d'Asie et les forces retirées de la Prusse orientale se trouvaient réunies.

Vers le milieu d'octobre, toutes les armées russes étaient à pied d'œuvre pour entamer un grand mouvement offensif à l'ouest de la Vistule.

Tandis que les forces qui avaient arrêté les Austro-Allemands sur la Vistule entre Iwagorod et Sandomir prenaient à leur tour l'offensive, la masse russe concentrée à l'aile droite débouchait de Varsovie.

Le général von Hindenburg prit aussitôt des mesures pour déplacer aussi rapidement que possible le centre de gravité de ses forces vers le nord et attaqua dans la direction de Varsovie.

Les Allemands parvinrent jusqu'à 15 kilomètres de la ville, mais il était trop tard.

Avec les troupes placées sur la rive gauche, les Russes avaient constitué une solide tête de pont derrière laquelle, sans arrêt, les renforts franchissaient le fleuve.

Les Allemands résistèrent avec acharnement; mais, débordés sur leur flanc gauche, ils entamèrent le 19 octobre leur mouvement de retraite en pivotant sur leur aile droite et en cherchant à s'organiser sur la ligne Rawa-Skiernevice.

L'aile gauche russe avait franchi la Vistule à Iwagorod et serrait de près les troupes allemandes se repliant sur Rawa.

Plus au sud, les Autrichiens étaient également incapables d'opérer une diversion et contenaient à grand-peine les forces russes qui franchissaient la Vistule vers Sandomir.

Le général von Hindenburg, se rendant compte de l'irréparable échec de son plan offensif, donna l'ordre général de retraite vers la frontière silésienne.

Il lui fallait retrouver une pleine liberté d'action pour entreprendre, sur un plan nouveau, des opérations différentes dont les grandes lignes paraissent avoir été dès ce moment arrêtées dans son esprit: constituer entre Thorn et la Wartha une masse de manœuvre pour attaquer le flanc droit des armées russes au moment où leur offensive se trouverait orientée face au sud-ouest dans la direction générale de Breslau.

L'échec allemand était complet.

La retraite des Austro-Allemands.

La retraite fut donc exécutée dans des directions divergentes, afin de faciliter les embarquements de troupes en chemin de fer et leur transport rapide dans la région de Posen. Le gros des troupes se dérobait par une marche rapide au contact de l'ennemi, les arrières-gardes protégeant la destruction systématique des voies ferrées et des routes entre la Vistule et la Wartha, afin de retarder la marche ultérieure des armées russes dans une région pauvre de moyens de communication et de gêner leur ravitaillement.

Le général von Hindenburg comptait avoir ainsi le temps nécessaire pour déclencher la manœuvre qu'il projetait avant que les Russes eussent atteint la Silésie.

Effectivement, l'avance des forces russes fut lente, en dépit des efforts véritablement surhumains qu'elles eurent à fournir, à travers une région dévastée. Elles réussirent pourtant à progresser régulièrement dans toutes les directions. Elles s'avancèrent également vers le sud où les Autrichiens battaient en retraite. Przemyśl fut de nouveau investi.

Le 9 novembre, les Russes arrivaient devant Kalisch et Czenstochow. Leurs patrouilles de cavalerie pénétraient en Silésie. Ils avaient remédié avec une étonnante rapidité aux destructions opérées par l'ennemi. Passés maîtres dans l'art de manier le bois, ils jetaient à côté des anciens ponts des ponts de fortune et rétablissaient les voies ferrées.

La manœuvre de la Vistule se terminait pour les Russes par un incontestable succès stratégique, puisqu'ils avaient refoulé les

ger en repliant leur gauche aux pieds des pentes nord des Carpathes et en maintenant leur droite sur le cours inférieur du Dunajec. L'offensive autrichienne échoua sur cette ligne.

Le groupe allemand concentré au sud-ouest de Thorn, comprenait les XI^e, XVII^e et XX^e corps d'armée, la 3^e division de réserve de la garde, amenés en chemin de fer de Kalisch et de Czenstochow.

Le 1^{er} et le XXV^e corps de réserve, amenés de la Prusse orientale par voie ferrée, étaient concentrés aux abords de Thorn. L'ensemble constituait la IX^e armée sous le commandement du général von Mackensen. Deux corps de cavalerie, ramenés du front occidental, couvraient la concentration.

Cette armée déboucha, à partir du 12 novembre, en ligne de colonnes sur un front de 60 kilom. allant de Wloclawek à Konin.

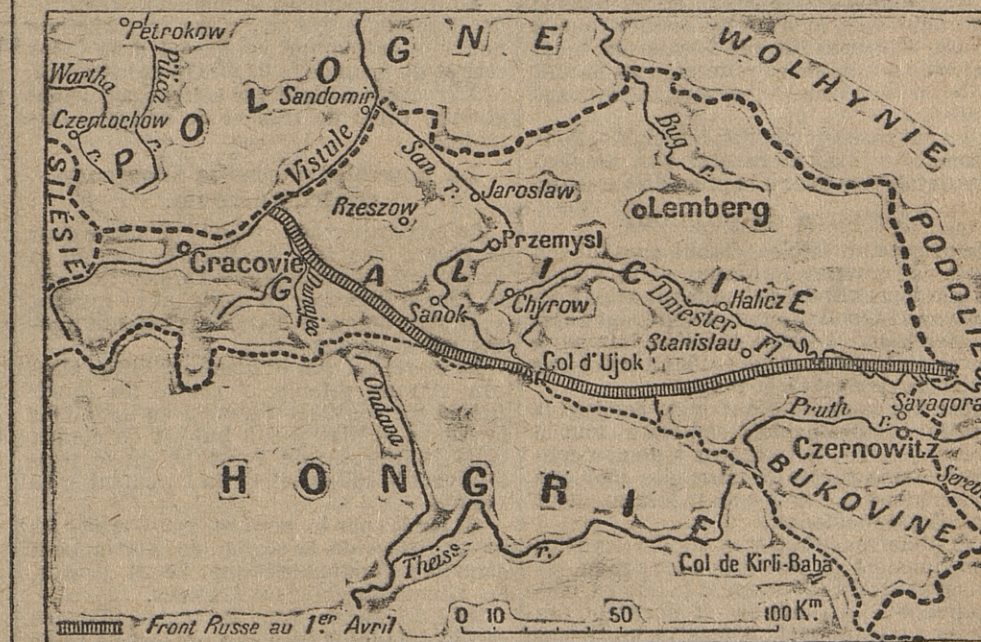
Le 13 et le 14, elle repoussa un corps d'armée russe qui est en pointe à Wloclawek. Le 15, dans la région de Kutno, elle refoula également vers l'est deux corps d'armée russes.

Le général von Mackensen se rabat alors vers le sud, sur l'armée russe, dont les têtes de colonnes se trouvaient sur la Wartha, en détachant, pour couvrir son flanc gauche, un groupement sous les ordres du général von Morgen, qui doit progresser vers Lodz pour parer à une contre-attaque russe débouchant de Varsovie.

Le reste de l'armée converge vers le sud, en direction générale de Lodz.

La manœuvre de Lodz.

L'armée russe, renonçant à poursuivre sa marche vers l'ouest, pivota sur son aile gauche et fait face à l'attaque allemande.



Autrichiens sur Cracovie et les Allemands sur leurs frontières.

Le nouveau plan von Hindenburg.

Le haut commandement austro-allemand, après avoir fortement organisé la ligne Czenstochow-Cracovie, n'y avait laissé que le minimum de forces nécessaires.

Par chemin de fer, deux masses de manœuvre avaient été constituées: l'une, allemande, pour prendre l'offensive entre la Vistule et la Wartha, contre le flanc droit des armées russes de Pologne; l'autre, autrichienne, devait déboucher des Carpathes entre la vallée supérieure du Dunajec et le col d'Ujok.

La manœuvre enveloppante autrichienne ne réussit pas. Les Russes parèrent le dan-

Cependant, une contre-attaque allemande, menée par les garnisons de Posen et de Breslau, fortes chacune d'un corps d'armée, franchit la Wartha dans la région de Sieradz.

La situation des armées russes paraît à ce moment critique. Pressées de front, elles risquent d'être complètement enveloppées dans la région de Lask et de Lodz.

L'équilibre est heureusement rétabli par l'arrivée de renforts venant des uns de Prusse orientale, les autres de la rive droite de la Vistule et concentrés à Skiernevice.

En même temps, l'aile gauche de l'armée russe qui avait interrompu sa marche vers l'ouest, remonte vers le nord-est et atteint la région de Pétrow-Kow-Tomasow.

Les deux groupements font leur jonction.

et menacent à leur tour d'envelopper l'aile gauche allemande.

Le général von Morgen essaye vainement, pour dégager l'armée von Mackensen, de se porter vers le sud. Il est arrêté par une attaque débouchant de Lowicz.

Cependant l'aile gauche allemande réussit à se dégager en exécutant une furieuse attaque dans la direction de Brzezyn. Au prix de pertes énormes elle rompt la ligne russe et gagne le 25 novembre la région entre Lodz et Lowicz.

Varsovie échappe une seconde fois au général von Hindenburg.

Nouvel effort allemand.

Le haut commandement allemand résolut alors de tenter un nouvel effort contre les Russes en prélevant quelques corps d'armée sur le front occidental.

Le III^e corps de réserve, la 26^e division, la 25^e division de réserve, sont poussés sur Lowicz, tandis que le II^e corps et la 48^e division de réserve sont débarqués en Silésie et dirigés vers la Wartha.

Une division du I^{er} corps est également transportée de Prusse orientale dans la région de Thorn. Ces forces représentaient, au total, un renfort de quatre corps d'armée.

Une nouvelle armée (40^e) était ainsi constituée sous les ordres du général von Below.

Les deux adversaires se trouvaient alors sur un front parallèle, mais entre les armées russes groupées autour de Lodz, et celles qui opéraient sur la ligne Czentochow-Cracovie, existait une solution de continuité.

C'est dans cet intervalle que le général von Hindenburg lança la 10^e armée qui occupa Lask et marcha vers Pabianice.

Le groupe d'armée russe, établi dans la région de Lodz, menacé en même temps à son aile droite par l'armée Mackensen, reçut l'ordre de battre en retraite et, dans la nuit du 5 au 6 décembre, évacua Lodz sans combat.

Le front russe demeurait inviolable. Pour la troisième fois, le général von Hindenburg devait renoncer à la prise de Varsovie.

La guerre de positions.

Le grand-duc Nicolas établit aussitôt son aile droite derrière la Bzoura et la Rawka sur une ligne offrant de bonnes positions défensives, la Vistule couvrant son front Nord.

Plus au sud, l'armée russe se trouvait à cheval sur la Pilica et devant les Autrichiens bordait la rive est de la Nida.

C'est sur tout ce front que, pendant la deuxième quinzaine de décembre et tout le mois de janvier, la lutte peu à peu se cristallise en une guerre de tranchées analogue à celle qui se développe au même moment sur le front occidental.

Les Allemands font sans succès des attaques violentes et répétées pour percer les lignes russes sur la Bzoura et la Rawka, particulièrement à Bolimow et Borjimof. Les Russes restent sur la défensive, procédant par contre-attaques vigoureuses pour reprendre le terrain qu'il leur est arrivé de perdre momentanément.

Sur la Nida, les adversaires sont retranchés sur les rives opposées de la rivière. En Galicie occidentale, jusqu'au San, la situation reste stationnaire.

Dans les Carpathes, la nature montagneuse du terrain et la rigueur de la saison, qui rendent les communications difficiles, ont compartimenté les opérations en face de différents cols. Ceux-ci sont le théâtre de luttes acharnées, qui tournent peu à peu à l'avantage des Russes.

L'invasion de la Bukovine par les Russes.

Plus à l'est, en Bukovine, les Russes, après avoir occupé Czernowitz, étendent

progressivement leur aile gauche vers la frontière roumaine et s'emparent de Kimpolung et du col de Kirli-Baba, qui fait communiquer la Bukovine avec la Transylvanie et la Hongrie orientale.

Le haut commandement austro-allemand se rend alors compte de la nécessité de faire un effort dans cette région; la Hongrie réclame d'être protégée contre l'invasion.

De nouvelles forces allemandes et autrichiennes sont transportées dans les Carpathes méridionales et en Bukovine.

La valeur de deux corps d'armée allemands sont envoyés dans cette région.

Cinq divisions autrichiennes sont également prélevées sur l'armée battue par les Serbes. Toutes ces forces doivent arriver à destination dans les premiers jours de février, en vue d'entamer une offensive générale, qui doit coïncider avec les assauts furieux exécutés par les Allemands, aux environs de Borjimof, et avec la manœuvre dirigée, en Prusse orientale, contre l'aile droite du dispositif russe.

Les combats de Borjimof.

L'expérience avait démontré au commandement allemand que la solidité des défenses russes lui interdisait d'atteindre Varsovie par le sud-ouest ou par l'ouest. C'est par le nord que va se produire l'effort du maréchal von Hindenburg.

Pour faciliter l'exécution de cette manœuvre, en attirant vers l'ouest les réserves russes dès les premiers jours de février, une démonstration allemande attaque les lignes de Borjimof; combats acharnés, où les Russes font un véritable carnage de leurs adversaires et maintiennent toutes leurs positions.

Au même moment, le maréchal von Hindenburg concentre en Prusse orientale une nouvelle armée, qui comprend trois corps retirés du front de la Bzoura et de la Rawka, le XXI^e corps prélevé sur le front occidental et deux corps de réserve de nouvelle formation.

La nouvelle offensive allemande contre Varsovie.

Ce nouveau groupe prend l'offensive dans la région des lacs de Mazurie. Devant la masse qui lui est opposée, l'armée russe de la Prusse orientale se replie, et sa retraite, sauf pour un corps d'armée, s'exécute rapidement et en bon ordre.

Le maréchal von Hindenburg dirige alors son attaque principale contre les forces russes qui couvrent Varsovie au nord dans la région de Mlawa. Son but est de couper l'aile droite russe de Varsovie, en la rejetant vers le sud-ouest et en l'acculant à la Vistule.

Attaquées par le nord et par l'ouest, les forces russes de la région de Mlawa sont dans une situation critique. Le 24 février, les Allemands enlèvent Prasnitz.

Mais, le même jour, la contre-offensive que le grand-duc Nicolas a préparée à l'abri de la Narwa commence à se développer.

La victoire russe de Prasnitz.

L'attaque russe se produit de l'est à l'ouest et du sud au nord. Les Allemands sont obligés de replier leur aile gauche et le front se rétablit sur une ligne sensiblement est-ouest.

Une bataille acharnée se livre le 26 et le 27 février autour de Prasnitz qui, pris par les Russes, est repris par les Allemands et finalement reste aux mains des Russes.

Le 28, les Allemands battent en retraite vers leur frontière et, au cours de la poursuite, laissent entre les mains de leurs adversaires 10,000 prisonniers, des canons, des mitrailleuses et un important matériel.

Pour la quatrième fois, l'attaque allemande sur Varsovie a échoué.

Les défaites autrichiennes.

Malgré l'appui des contingents allemands, les nouvelles attaques des Autrichiens n'ont pas eu plus de succès que les précédentes.

En Bukovine, les Russes, après s'être d'abord repliés, ont repris l'offensive et occupé Savagora, à 5 kilomètres de Czernowitz.

En Galicie orientale, les Autrichiens subissent un gros échec à Stanislaw.

Leur offensive dans les Carpathes se développe avec une extrême violence sur un front de 60 kilomètres les 27 et 28 février. Elle est repoussée avec des pertes énormes.

La chute de Przemysl.

Les Autrichiens comptaient que leur offensive libérerait la place de Przemysl.

Après leurs derniers échecs, les défenseurs de la place ne pouvaient plus conserver d'espoir.

Le 22 mars, Przemysl capitulait. Neuf généraux, 93 officiers supérieurs, 2,500 officiers subalternes et fonctionnaires, 113,890 hommes étaient faits prisonniers.

Le bilan de huit mois de campagne.

Telle a été, depuis huit mois, l'œuvre admirable de ténacité et de courage accomplie par nos alliés.

Cette œuvre peut se résumer par les constatations suivantes :

1^o Dès le commencement des hostilités, l'armée russe a tendu son effort à remplir de la façon la plus loyale et la plus complète ses devoirs d'alliée en sacrifiant ses troupes de couverture pour attirer contre elle le plus grand nombre possible de forces allemandes.

2^o En même temps, elle a réussi à remporter des victoires décisives sur le second de ses deux puissants adversaires. Elle a écrasé l'armée autrichienne, avant que les Allemands eussent le temps de transporter sur le front oriental des forces prélevées sur le nôtre;

3^o Dans les mois suivants, elle a déterminé par la persistance de son action l'état-major allemand à envoyer contre elle plusieurs corps d'armée et elle l'a obligé par là à renoncer depuis le 15 novembre à toute offensive sur le front occidental;

4^o Malgré ces transports, les Allemands et les Autrichiens n'ont obtenu depuis lors, sur le front oriental, aucun résultat. Nos alliés ont constamment déjoué les plans du maréchal von Hindenburg. Varsovie est demeurée inviolable. Les pertes terribles subies par les unités allemandes ont brisé pour longtemps leur effort offensif;

5^o Simultanément, les Autrichiens ont subi de nouveaux échecs et Przemysl a succombé. Toute la Galicie est aux mains des Russes;

6^o L'entrée en ligne d'un troisième adversaire, l'armée turque, n'a pas davantage ébranlé la force des armées russes et, sans prélever sur le front austro-allemand un seul soldat, le grand-duc Nicolas a réussi, en décembre, à remporter au Caucase des victoires décisives avec des troupes qui, pour la plupart, étaient des troupes de second ligne.

Les faits sont donc là pour établir de la façon la plus péremptoire que l'armée russe, après avoir résolu les difficiles problèmes que posaient pour elle les huit premiers mois de guerre, endurcie et entraînée par une lutte acharnée, est pleinement à même, aujourd'hui, de poursuivre ses opérations offensives dans les conditions meilleures que lui assure la belle saison, et de s'acheminer avec nous, d'une marche sûre, vers le but final de la victoire commune.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Le prince Léopold, soldat belge.

Le prince Léopold de Belgique, le fils aîné du roi Albert, se trouve depuis quelque temps déjà au front belge, et avec sa mère, la reine Elisabeth, il a visité à plusieurs reprises les tranchées. Le prince, qui n'est âgé que de quatorze ans, a supplié ses parents de lui permettre de prendre du service. Le roi et la reine ont fini par céder, bien que l'âge d'enrôlement volontaire dans l'armée belge soit de seize ans. Le jeune prince Léopold, héritier du trône, a été incorporé comme simple soldat au 12^e régiment de ligne, qui s'est couvert de gloire aux combats de Dixmude et dont le drapeau est décoré de l'ordre de Léopold.

Le prince a été présenté au régiment aux côtés du roi Albert, qui a prononcé une allocution vibrante rappelant les actions d'éclat du régiment depuis le début de la guerre. Cet enrôlement du prince Léopold comme simple soldat a provoqué un grand enthousiasme dans l'armée belge.

Un mauvais petit diable. — Lors du mariage du prince de Galles, qui devint le roi Édouard VII, au premier rang des invités on remarquait un enfant agité, que deux jeunes hommes en uniforme de highlanders — jupe flottante et jambes nues — s'efforçaient de faire tenir tranquille.

A un certain moment, l'un des highlanders, qui était le duc d'Albany, dut tirer l'oreille au petit garçon agité. Alors, celui-ci se baissa et mordit la jambe nue du duc.

Et il la mordit même si bien que le highlander poussa un cri de douleur qui jeta quelque effarement dans l'assistance. Or, le petit garçon qui avait la dent si dure et qui trahissait déjà ses instincts féroces s'appela aujourd'hui l'empereur Guillaume II.

Ce qui reste de la flotte turque. — La perte du *Medjidieh*, après celle du *Messoudieh*, etc., réduit la marine turque à sa plus simple expression.

Cette marine était en pleine voie de réorganisation quand éclata la guerre actuelle. La Turquie venait d'acheter le grand dreadnought brésilien *Rio de Janeiro*, construit en Angleterre, et rebaptisé *Sultan-Osman*, et elle allait l'embarquer dans un port turc; un superdreadnought, le *Hesshadieh*, était en achèvement en Angleterre également. Aussitôt les hostilités déclarées, l'Angleterre saisit les deux dreadnoughts. Lorsque la Turquie se mit de la partie, elle n'avait, à part le *Goeben* et le *Breslau*, empruntés à l'Allemagne dans les conditions que l'on sait, que deux vieux cuirassés allemands, eux aussi achetés en 1910, *Torkutreis* et *Barbarossa*, reconstruits en Italie en 1903, et trois croiseurs à peu près modernes, *Drava*, *Humidieh* et *Medjidieh*, sans parler d'une douzaine de grands torpilleurs construits en France ou en Allemagne.

Ce n'était pas beaucoup... et il n'en reste plus grand chose!

Après un voyage en Belgique. — Le *Sun*, journal des États-Unis, annonce que le Rév. Dr Charles T. Baylis, de Brooklyn, membre du comité américain de secours aux Belges, vient d'arriver à New-York.

M. Baylis a parcouru en automobile toute la Belgique avec M. F. H. Gayler et M. E. T. Curtis. Il n'est jamais imaginé, dit-il, qu'un pays civilisé pût être aussi complètement dévasté par une armée d'invasion soi-disant civilisée. Le docteur déclare que « les Allemands sont les guerriers les plus inhumains de l'histoire, et qu'à côté d'eux les Huns et les Vandales ne sont que des amateurs ».

Loïn du canon. — Il y a naturellement des tribus sauvages perdues au centre de l'Afrique ou de la Papouasie, n'entretenant aucune relation avec le monde européen, qui ne savent encore rien de la guerre actuelle. Mais ce qui est plus étonnant, c'est qu'il se trouve des hommes relativement civilisés qui n'en savent pas davantage.

Les quelque quatre-vingts ou cent habitants de Tristan-de-Cunha, l'île anglaise qui se trouve au milieu de l'océan Atlantique, à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, n'ont encore aucune nouvelle des hostilités. Ces habitants ne voient arriver, chaque année, qu'un navire ve-

nant de la ville du Cap, dans l'Afrique du Sud. Comme ce navire n'est pas encore allé à Tristan-de-Cunha depuis l'été dernier, les habitants de l'île vivent dans l'absolue ignorance de ce qui se passe en Europe.

Quand le voilier leur apportera les journaux, ils en auront à lire, des communiqués!

Leurs actions baissent. — Pour éviter, en Allemagne, dépréciation et panique, les valeurs ont cessé d'être cotées à la Bourse de Berlin. Mais les Allemands meurent, ils meurent même beaucoup. Il est donc nécessaire qu'officieusement les notaires fixent un taux pour établir le règlement des droits de succession. Or sait-on à quel prix sont évaluées les actions de la fameuse société *Badische Anilin und Soda Fabrik*, réputée la meilleure affaire d'Allemagne, et peut-être du monde? Elles valaient à la veille de la guerre 6,200 ou 6,300 marks. Elles n'en valent plus aujourd'hui qu'un peu moins de 3,000. La baisse des autres valeurs industrielles est à l'avenant.

Voilà de quoi nous mettre de bonne humeur.

Un nouveau champion du monde. — Le match de boxe pour le titre de champion du monde des poids lourds, qui vient d'avoir lieu à la Havane, le 5 avril, entre le célèbre boxeur nègre Jack Johnson (43 ans) et Jesse Willard (33 ans), s'est terminé par la défaite de Jack Johnson.

Le match était en quarante-cinq rounds. Les neuf premiers ont été décevants à Jesse Willard qui prit ensuite le dessus. Jack Johnson fut mis knock-out au vingt-sixième round, d'un formidable swing à la machoire.

Jack Johnson était champion du monde depuis l'année 1910, où il avait battu Jeffries à Reno. La cote des paris était de 7/5 en sa faveur.

Les conditions fixées par le boxeur nègre étaient qu'une somme de 150,000 fr. devait lui être assurée, qu'il fût gagnant ou perdant, ou bien qu'il y eût match nul.

Jesse Willard est un ancien cow-boy du Texas, d'une taille athlétique (1 m. 95).

Il enlevait sur ses épaules les « cobs » qui lui servaient de monture!

On lui a fait une ovation folle.

La maison de Cornaille. — Nous recevons de mauvaises nouvelles... de la maison de Cornaille, celle de Rouen, située dans la vieille rue de la Pie. Rachetée par un comité et offerte à la ville, elle devait être restaurée, mais, en réalité, demeurée innocente, nous disent les journaux locaux, elle reste dans un triste état d'abandon. Si les portes d'entrée, sur la façade principale, sont fermées, en revanche, plusieurs fenêtres des étages sont ouvertes à tous les vents.

Par derrière, sur la rue Thomas-Corneille, les grillages en fils de fer protecteurs des fenêtres du rez-de-chaussée sont en très mauvais état. L'un d'eux a été arraché et descendu; la vitrerie a été brisée, si bien que par là, de jour et de nuit, des maraudeurs se sont plusieurs fois introduits dans le vieux logis.

Les héros de Cornaille sont de notre race. Après la guerre, il faudra se préoccuper de protéger la maison où ils sont nés.

Le « Canard poilu ». — C'est encore un journal de tranchées. Son titre est orné d'un amusant dessin et sa manchette porte, comme adresse : *Secteur postal 137*.

« Le Canard poilu » est le seul, déclare-t-il lui-même, qui fasse tordre le linge, dérider les pommes reinettes et pâlir les tomates, dégeler les marrons glacés et onduler les plaques de tôle. »

On y trouve de curieuses *Petites Annonces* : « JEUNE FILLE DE L'ADRIATIQUE, bien faite, âgée de Trentin, mais Trieste à mourir et le cœur plein de Wied depuis qu'elle en Albanie son amant, désire correspondre avec militaire, possédant un estomac d'Autriche, adorant l'omlette aux fines herbes, pourvu d'un *Belgrade* dans l'armée et porteur d'un *Tchéque* de vingt mille balles. Ecrire Sofia Bukovine, rue du Croissant. »

Et voici un exemple de ses *Mondanités* :

« On a beaucoup remarqué la famille Lance-bombe et les petits Crapouillot, qui n'ont cessé de faire preuve d'une ardeur endiablée. »

Les Phalsbourgeois (1814-1870)

« Phalsbourg, la pépinière des braves ! » avait dit l'empereur.

Phalsbourgeois, François-Joseph Gérard, entré aux hussards en 1787, puis sous-officier, officier, général de division, baron, grand-officier de la Légion d'honneur; Phalsbourgeois, Rottembourg, soldat au Royal-Hesse-Darmstadt en 1784, puis sous-officier, officier, général de division, baron, grand-croix de la Légion d'honneur; Phalsbourgeois enfin, le plus illustre de tous, Georges Mouton, engagé volontaire au 9^e bataillon de la Meurthe en 1792, le héros du pont de Landshut et de l'île Lobau, maréchal, pair de France, commandant supérieur des gardes nationales de la Seine.

Ah! celui-là, le fils du boulanger de la rue du Rempart, malgré les grades, malgré les honneurs, malgré la femme que l'empereur lui avait donnée « pour assurer le repos de son cœur ombrageux », une aristocrate de haute lignée, descendante des princes souverains de Neuchâtel, il était resté « peuple », et carrément de son pays; Vosgien solide, un peu rude, strict sur la discipline et brave homme, n'aimant pas les discussions inutiles dans le service, ni les propos de vanité dans son salon.

Des années passent. Des régimes aussi. La tradition subsiste. Cette petite ville n'était qu'une grande place d'armes. Tout le monde y était soldat, ou rêvait de l'être. Echos et gestes par où se transmettaient deux siècles de grands souvenirs, les sonneries de clairon, les parades, la musique du jeudi et du dimanche, le « rapport », les consignes aux sentinelles, toute l'allégresse régulière de la vie militaire déterminait la carrière des enfants : recrutement facile, spontané, enthousiaste de l'avenir par le spectacle quotidien du présent, quand il y a une telle intimité, de leurs existences et de leurs cœurs, entre le civil et le militaire.

Des Phalsbourgeois officiers, fils de militaires ou de bourgeois, de capitaines en retraite ou de portiers-consignes, de serruriers ou d'aubergistes, il y en avait partout à travers le territoire; de Phalsbourg on les suivait, on en savait le nombre, qui ils étaient, où, sans avoir besoin de l'annuaire, par cœur : Uhrich, l'autre, le frère du retraité; général commandant la 16^e division, à Rennes; Micheler? à Rome, commandant la 2^e brigade de la division d'occupation; Charras? en exil, après avoir été lieutenant-colonel à trente-huit ans; et Logerot, le gendre de M^{me} Lecker, et les trois fils du sacristain Strauch...

Je connais un Phalsbourgeois qui a couru le monde et qui, après cinquante ans passés au loin, n'hésite pas sur le numéro des régiments : « Lors de l'arrivée du 32^e de ligne, qui revenait de Crimée... »

Leurs remparts, leur garnison, ils les aimaient comme leur raison d'être. Ils les aimaient, non sans orgueil : il y avait quelque chose d'eux-mêmes, d'eux tous et de la cité dans le *Conscrip* de 1813, dans le *Blocus*, dans *Waterloo*, dans toute l'œuvre d'Erckmann-Chatrian, Phalsbourgeois de Phalsbourg ou Lorrain d'à côté; il ne leur déplaisait point que leur petite ville — trois cents mètres à peine sur quatre cents, qui avaient déjà fait beaucoup de bruit dans le monde! — apparût à des milliers et des milliers de lecteurs dans des visions d'épopée; et si la voix de l'horloger Goulden, du petit Joseph, son apprenti, de la tante Grédel et de Catherine, s'attendrissait parfois, s'il se mêlait au courage des braves gens un regret du clocher, des Maisons-Rouges, des Quatre-Vents, des Bar-

ques-du-Bois-de-Chêne, de toutes ces maisons nettes pittoresques qu'on voit de Phalsbourg, d'où l'on voit Phalsbourg, pourquoi ne s'y reconnaîtraient-ils pas quand même ?

Ils l'aimaient si passionnément, leur ville militaire, qu'ils attribuaient toujours à une haute et tenace rancune les mesures par lesquelles on diminuait l'importance de sa garnison : un régiment remplacé par un bataillon, par un dépôt, par quatre compagnies qui ne formaient pas corps... Ils l'aimaient si fidèlement que, même quand on eut fait sauter des quartiers de montagne, percé des tunnels, posé des rails au-dessous d'elle, même quand on put aller de Strasbourg à Nancy et à Metz sans passer par elle, même alors, si la *Ville-de-Bâle*, sur la grande place, s'attrista de ne plus voir de diligences, si Phalsbourg prévit le « manque à gagner » que le progrès lui coûterait, personne ne l'abandonna... Il fallait autre chose...

Le lundi 12 décembre 1870, à midi, le commandant Taillant écrit au major de Giese : « Le trop grand éloignement de l'armée française et la famine qui torture les habitants, les blessés, les prisonniers de guerre, mais qui ne saurait nous dompter si nous étions seuls ici, ne nous permettent pas de continuer la lutte... » Phalsbourg avait tenu quatre mois... Les plénipotentiaires allemands et leur escorte arrivent devant la porte de France, l'officier, de son épée, frappe à la porte, qui s'ouvre, le poste allemand relève le poste français : tout était fini.

... Alors, on partit...

GEORGES DELAHACHE.

(L'exode.)

Dialogues boches.

IDYLLE

La scène se passe dans une cuisine, à Charlottenbourg.

MICHEL. — Gretchen !

GRETCHEN. — Michel !

MICHEL. — Je vous avais promis quelque chose pour votre fête. Devinez un peu ce que j'apporte dans ce paquet. Devinez, pour voir.

GRETCHEN. — Je parie que vous avez acheté cet amour de chapeau à la Hindenburg, vous savez, où il y a un crâne sur des os entrecroisés. Oh, ce n'est pas raisonnable.

MICHEL. — Ach ! ce n'est pas ça. Devinez, je veux que vous devinez.

GRETCHEN (un peu sèche). — Alors, je ne sais plus.

MICHEL. — Eh bien, c'est quelque chose qui se mange. Devinez maintenant.

GRETCHEN. — Michel, vous avez fait des folies. Ce sont des délicatesses. Je suis sûre qu'il y a des petites saucisses.

MICHEL. — Du cochon ! Pouah ! On en trouve partout. On en a saigné quinze millions. Non, ce n'est pas du cochon.

GRETCHEN. — Et vous dites que ça se mange ?

MICHEL. — Ia, ia. Vous ne devinez pas ?... Alors, je vais vous dire. J'ai de la bonne farine de froment.

GRETCHEN (comme dans un rêve). — ...de froment ?

MICHEL. — Et puis j'ai encore de la bonne graisse d'oie.

GRETCHEN (en extase). — Il a de la bonne graisse d'oie !

MICHEL. — Et puis, j'ai encore autre chose... Tenez, trois bonnes grosses pommes de terre.

GRETCHEN. — Ah, Michel, tu m'affoles !

MICHEL. — Gretchen !

GRETCHEN. — Mi-Michel ! (Ils s'embrassent.)

JEAN PRADELLE.

Faits de guerre

DU 6 AU 9 AVRIL

En Belgique, dans la journée du 6 avril, les troupes belges ont enlevé un détachement allemand avec trois mitrailleuses qui avait réussi à passer sur la rive gauche de l'Yser au sud de Diegrachten.

Dans la nuit du 7 au 8 avril, les troupes britanniques ont repoussé une attaque allemande entre Kemmel et Walverghem.

De la mer à l'Oise, de l'Oise à la Meuse, la lutte d'artillerie a continué à notre avantage.

Entre Meuse et Moselle, nous avons poursuivi les reconnaissances offensives et les attaques commencées depuis le 4 avril, malgré un mauvais temps persistant et les obstacles qu'oppose le sol argileux, profondément détrempé, aux mouvements d'artillerie et à l'éclatement des projectiles.

Sur les Hauts-de-Meuse, aux Eparges, nous avons gagné du terrain dans la journée du 6 ; nous l'avons conservé malgré les efforts de l'ennemi, auquel nous avons fait une soixantaine de prisonniers, dont trois officiers. Dans la nuit du 6 au 7, nous avons fait un bond en avant important. Dans la journée du 7, l'ennemi a engagé un régiment ennemi dans une violente contre-attaque qui a complètement échoué ; trois cents hommes qui avaient un moment réussi à progresser en avant des lignes allemandes ont été littéralement fauchés par nos mitrailleuses ; aucun d'eux n'a échappé. Dans la nuit du 7 au 8, nous avons fait un nouveau bond en avant et nous avons conservé le terrain conquis, en dépit de trois contre-attaques très énergiquement menées. Dans la journée du 8, nous avons encore gagné du terrain et retourné face à l'ennemi les tranchées allemandes qui étaient pleines de cadavres ; à la fin de la journée, nous avons repoussé deux contre-attaques. Dans tous ces combats, l'ennemi a subi de très fortes pertes ; ses morts couvrent le terrain ; nous en avons déjà compté plus de mille.

En résumé, nous avons enlevé à l'ennemi la presque totalité de la forte position tenue par lui sur le plateau qui domine Combrès et nous l'avons conservée en dépit de tous les efforts faits pour la reprendre.

Au bois de la Morville, au sud des Eparges, dans une vive action d'infanterie, nous avons détruit une compagnie allemande, dont il n'est resté que dix survivants faits prisonniers par nous.

Dans la région de Saint-Mihiel, nous n'avons cessé de progresser au bois d'Ailly et au bois Brûlé. Au bois d'Ailly, nous nous sommes rendus maîtres de toute la partie sud-ouest, où l'ennemi était fortement organisé ; nous y avons pris six mitrailleuses et deux lance-bombes. Jusque dans la matinée du 8 avril, l'ennemi a fait de vains efforts pour réoccuper les retranchements d'où il avait été chassé ; depuis le 8 à midi il n'a plus contre-attaqué. Au bois Brûlé, nous avons enlevé chaque jour des tranchées et des ouvrages.

En Woëvre, les opérations n'ont été ni moins actives ni moins heureuses. A l'est de Verdun, dans la journée du 6 avril, nous avons occupé le village de Gussainville et les crêtes qui dominent le cours de l'Orne ; plus au sud, nous avons progressé dans la direction de Maizeroy. Le lendemain, une attaque dans la direction d'Etain nous a rendus maîtres des cotes 219 et 221, des fermes du Haut-Bois et de l'Hôpital ; près de Pareid, nous avons enlevé deux lignes de tranchées. En résumé, dans cette région, nous avons gagné du terrain sur un front de 20 kilomètres et sur une profondeur de

1 à 3 kilomètres et nous tenons les hauteurs qui dominent le cours de l'Orne.

En Woëvre méridionale, au bois Le Prêtre, nous avons réalisé de nouveaux progrès ; au bois de Mortmare, nous avons pris pied dans les organisations défensives de l'ennemi et nous nous y sommes maintenus en dépit des efforts qu'il a faits pour les reconquérir, particulièrement le 8 avril à dix-neuf heures ; entre ces deux bois, nous avons conquis, sur un front de 7 à 8 kilomètres de long, 3 kilomètres en profondeur et nous nous y sommes solidement établis à Fey-en-Haye et à Regniéville-en-Haye.

Dans tous ces combats, l'ennemi a subi des pertes formidables dont le nombre des cadavres trouvés aux Eparges permet d'apprécier l'importance ; la Woëvre lui coûte cher, car d'après le témoignage des prisonniers, dans les combats antérieurs au 6 avril, nous lui avions déjà détruit successivement six bataillons. Dans la journée du 8 avril, à Pannes, au nord-ouest du bois de Mortmare, un ballon captif allemand a eu son câble coupé par un de nos obus et s'en est allé à la dérive dans nos lignes vers le sud-est.

Dans les Vosges, à la Fontenelle (Ban de Sapt), nous avons fait sauter à la mine un ouvrage ennemi.

En Haute-Alsace, au sud-est d'Hartmannswiller, nous avons enlevé un piton qui servait de poste de commandement au colonel allemand commandant la brigade pendant le combat du 26 mars ; nous avons progressé au delà de ce piton et fait des prisonniers parmi lesquels figurent des hommes de la garde amenés dans la région à la suite de l'échec éprouvé par l'ennemi.

LA GUERRE AÉRIENNE

Le simple récit d'une journée d'opérations aériennes permettra d'apprécier quelle est la valeur de l'effort fourni par le service d'aviation.

Le bilan du 2 avril comporte 45 reconnaissances et 20 réglages de tir.

Dès le petit jour, une escadrille lance des obus en Alsace, sur les hangars et le champ d'aviation d'Habsheim, l'usine de Dietwiller, la gare de Walheim.

A Bendorf, une bombe de 10 kilogr. est jetée sur la gare, trois bombes sur les cantonnements ennemis.

A 9 h. 50, sept avions survolent la Woëvre, parviennent à Vigneulles, où l'on a constaté la construction, par les Allemands, de baraques en toile ondulée et les criblent d'obus. On peut voir les projectiles tomber en plein sur les constructions.

Le terrain d'aviation de Coucy-le-Château, au nord de Soissons, et la gare de Comines, en Belgique, sont également bombardés.

Quand la nuit est venue, d'autres aviateurs prennent l'air.

En Champagne, 8 obus de 90 encadrent la gare de Somme-Py ; 4 obus tombent sur la station de Dontrien.

Des bivouacs, près de l'Ecaille et de Saint-Etienne-sur-Suippe, sont atteints par des obus de 90. Sur d'autres bivouacs, auprès de Bazancourt et de Pont-Faverger, nos aviateurs lancent un millier de fléchettes.

RUSSIE

Officiel. — Dans les Carpathes, bien que les Allemands et les Autrichiens aient reçu des renforts considérables, détachés des troupes opérant dans d'autres régions, notre progression a continué avec succès sur tout le front.

Tous les sommets de la chaîne principale des Beskides, à l'ouest d'Astrykigornya, sont entre nos mains.

Dans la région de Mézolahorez, l'ennemi a essayé de prendre l'offensive, mais il a été repoussé, et a subi des pertes très sérieuses.

Dans la région située au nord du chemin de fer d'Onjok à Berezna, nos troupes effectuent, avec succès, la traversée de la chaîne principale des Carpathes ; elles ont obtenu des résultats essentiels, au point de vue tactique, sur les hauteurs situées au sud et au nord de Volosate.

Dans les autres secteurs du front, on ne signale aucun changement important.

Le corps expéditionnaire français d'Orient

Le corps expéditionnaire d'Orient, placé sous le commandement du général d'Amade et concentré à Bizerte pour y parfaire son organisation, a effectué le voyage du Levant dans les meilleures conditions. Il était prêt, dès le 15 mars, à apporter son concours aux flottes alliées et au corps expéditionnaire britannique.

Il importait, en attendant, de ne pas prolonger le séjour des troupes à bord des transports. C'est dans ce but qu'a été acceptée l'hospitalité qui leur a été offerte en Egypte.

Les forces françaises ont été débarquées à Alexandrie et se sont installées à proximité de ce port, à Ramleh, la station balnéaire la plus recherchée du Delta.

Elles y sont au repos, tout en perfectionnant leur organisation et leur cohésion.

Elles sont en situation de s'embarquer sans délai à destination de tout point où leur intervention deviendrait nécessaire.

Une revue, passée par le général d'Amade, a laissé la meilleure impression à tous ceux qui y ont assisté.

INFORMATIONS OFFICIELLES

LE MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS A MARSEILLE. — M. Marcel Sembat, accompagné d'une délégation de la commission des travaux publics de la Chambre, présidée par M. Rabier, s'est rendu à Marseille pour s'occuper de différentes questions économiques intéressant notre grand port méditerranéen, qui reçoit en ce moment une importation énorme.

A la Chambre de commerce, M. Marcel Sembat a prononcé une allocution. Il a salué la mémoire du député Chevillon « dont la mort glorieuse atteste l'indéfectibilité qui fait rivaliser tous les Français pour la défense de la patrie », et a dit notamment :

« De cette union sacrée ne restera-t-il rien après la victoire ? Sans doute, les partis politiques reprendront leur action distincte. Ne le regrettons pas. Cette activité est la loi des pays libres et Guizot indiquait déjà qu'elle est la condition essentielle du régime représentatif. Mais n'hésitons pas à le dire. Ce serait pour toute la France une cruelle déception si la guerre ne nous avait rien appris et si, le péril passé, nous nous hâtons d'en oublier les leçons. »

LE MARIAGE PAR PROCURATION. — Une circulaire du garde des sceaux précise les conditions dans lesquelles pourront avoir lieu les mariages par procuration des militaires et marins sous les drapeaux. L'autorisation sera accordée par le procureur de la République pour « causes graves ». Et M. Briand explique :

« Il y aura « cause grave » au sens de la loi nouvelle non seulement s'il existe des enfants à légitimer ou en cas de grossesse de la future épouse ou encore dans l'hypothèse où, la mort de l'un des futurs époux étant imminente, il s'agira de procéder à un mariage *in extremis*, mais aussi toutes les fois que le futur époux, désireux de donner suite à une promesse de mariage antérieure à la mobilisation, servira comme militaire ou marin à un poste où sa vie est en danger. »

Le fondé de procuration choisi par le militaire ou le marin devra, à raison du caractère spécial du mandat dont il est investi et qui l'appelle à participer à un acte de l'état civil, remplir la condition essentielle, qui est exigée des témoins à un tel acte par le code civil, c'est-à-dire qu'il devra être âgé de vingt et un ans au moins. Comme il est destiné à représenter la personne du futur époux, ce ne pourra être qu'un homme ; de plus, le mandat prévu par la loi nouvelle ne pourra être confié à un parent ou allié de la future épouse à un degré comportant prohibition du mariage.

RETRAITES DE NATURALISATION. — La loi autorisant le Gouvernement à rapporter les décrets de naturalisation obtenus par d'anciens sujets de puissances en guerre avec la France vient d'être promulguée.

La déchéance sera obligatoire : si le naturalisé a recouvré une nationalité antérieure ou acquies tout autre nationalité ; si, à son tour, les armes contre la France, soit quitté le territoire français pour se soustraire à une obliga-

tion d'ordre militaire ; soit enfin si, directement ou indirectement, il a prêté ou tenté de prêter contre la France, en vue ou à l'occasion de la guerre, une aide quelconque à une puissance ennemie.

Seront revisitées toutes les naturalisations accordées postérieurement au 1^{er} janvier 1913 à des sujets ou anciens sujets de puissances en guerre avec la France.

Une publication insérée au *Journal officiel* fera connaître celles de ces naturalisations jugées dignes d'être maintenues, ainsi que les motifs de cette décision. Toutes les autres seront rapportées.

Chansons militaires.

LES

REMORDS DE GUILLAUME

Air : La faridondaine.

En invoquant mon Bon Vieux Dieu,
Quoique fameux corsaire,
Je viens de me fourrer, morbleu !
Dans une sale affaire.

Ça me servira de leçon,
La faridondaine,
La faridondaine.

Pour sûr, j'avais trop d'appétit :
Jour et nuit,

J'ai beau me tortiller l'esprit,
Je suis cuit !

J'avais passablement d'orgueil,
J'aimais la bonne chère.

Je me suis mis le doigt dans l'œil,
Et je pleure misère.

Au point que mon pauvre bedon,
La faridondaine,
La faridondaine.

N'est plus que l'ombre d'un débris,
Qui s'enfuit !

J'ai beau me tortiller l'esprit,
Je suis cuit !

On m'avait dit que les Français,
Usés jusqu'à la corde,

Vendaient leur courage au rabais ;
Que chez eux la discorde

Régnait avec la trahison,
La faridondaine,
La faridondaine.

C'est le contraire, on m'a menti.

Aujourd'hui

J'ai beau me tortiller l'esprit,
Je suis cuit !

A Berlin, je crains que bientôt
On ne veuille me pendre.

Force est de boucler mon ballot,
De mon trône descendre

Et de changer de garnison,
La faridondaine,
La faridondaine.

Le Kronprinz, ne songeant qu'à lui,
S'est enfui !

J'ai beau me tortiller l'esprit,
Je suis cuit !

PAUL LORGNAT.

LA CUISINE DU TROUPIER

Le rôti de bœuf au bois.

Piquer au lard, coupé dans la panne, un morceau de bœuf, de préférence désossé. Embrocher ce morceau de bœuf sur une broche de fortune qu'on place ensuite sur deux piquets à tête de fourche. Assaisonner et présenter le bœuf à un feu de bois. Placer à terre un récipient de la dimension voulue, afin de recevoir le jus de la viande. Surveiller la cuisson en arrosant avec la cuillère.

On peut avoir, sous la cendre, fait cuire des pommes de terre, que l'on épluche après la cuisson et qu'on sert avec le jus de la viande.

BLOC-NOTES

— A l'occasion de l'anniversaire du roi Albert, au Havre, la cérémonie du salut au drapeau dans la cour du ministère de la guerre de Belgique, a revêtu un caractère de solennité. Le roi Albert a reçu de France et d'Angleterre, de nombreux témoignages de sympathie.

Le ministre de Belgique à Londres a transmis au roi Albert les félicitations du roi d'Angleterre.

— M. Georges Chaigne, député de la Gironde, lieutenant d'infanterie, est tombé au champ d'honneur en Argonne. C'est le sixième membre du Parlement mort glorieusement.

— Le général Pau, venant de Naples, est arrivé à Rome. A la sortie de la gare, une foule nombreuse l'a acclamé.

— Le général Maunoury, dont l'état de santé s'est sensiblement amélioré, a été ramené à Paris dans un hôpital militaire auxiliaire.

— Le général de Villaret a quitté le Val-de-Grâce pour rejoindre son corps. Sa blessure à l'œil est en bonne voie de guérison. L'opération de la cataracte ne pourra avoir lieu que dans trois mois. L'opération du trépan n'a laissé aucune suite.

— Le journal allemand *Die Bank* annonce 1,592 faillites pour le premier trimestre de 1915.

— Le roi d'Italie a mis 100.000 fr. à la disposition du président du conseil pour la création de cuisines économiques à Venise et dans d'autres villes, où les sans-travail sont nombreux.

— On annonce la mort de M. Georges Berry, député du 9^e arrondissement de Paris.

— Le professeur Saviana, de la faculté de droit de Rio-de-Janeiro, a démontré, dans son cours de droit international, que la responsabilité de la conflagration européenne retombe sur l'Allemagne seule.

— Reçu du front et remis au ministre, pour les veuves et les orphelins, 2 fr. 20, montant du prêt d'un caporal du 20^e corps, que nous remercions bien cordialement.

— Une mission sanitaire composée de 40 médecins français, sous la direction du colonel Juabert, est arrivée à Nich (Serbie).

— Un grand nombre d'Allemands quittent Naples. Parmi ceux-ci, on compte des négociants y résidant depuis quarante ans.

— Il vient de se constituer à Paris un Automobile-Club féminin qui se propose de militariser toutes les femmes sportives possédant leur permis de conduire.

— La kronprinzessin a accouché d'une fille.

— M^{re} Bétolaud, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, membre de l'Institut, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

— La commission de la bourse nationale de voyage littéraire ajourne jusqu'à la fin des hostilités l'élection du lauréat pour le prix de prose, 1915.

— Les résultats actuellement connus de la journée du 75, atteignent près de 5 millions de francs ; les colonies n'ont pas encore fourni leur appoint.

— L'élection du maire de Chicago a eu lieu le 8 avril. Le candidat germano-américain, M. Schweitzer, démocrate, a été battu.

— A la demande du ministre de l'agriculture, l'autorité militaire étudie les moyens de faire coopérer les hommes de troupes et les moyens de transport appartenant à l'armée aux travaux de semences et de battage dans la zone des armées.

— Deux jeunes bandits, Maurice Timmermann et René Saucoret, gantés et masqués, tentent d'assassiner une marchande de vins, M^{me} Bouchet, 8, rue du Faubourg-Poissonnière. Ils sont au dépôt.

— Les médecins cubains qui ont fait des études à Paris, viennent d'envoyer de la Havane à nos soldats blessés : 27,650 kilogr. de sucre ; 2,500 hectolitres de rhum ; 10 caisses de bouteilles de rhum ; 400 kilogr. de tabac à fumer ; 14 grandes caisses de cigares ; 1,500 kilogrammes de café ; 4,500 fr. en espèces.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Troupes d'Afrique.

- Sous-lieutenant WOUATTOUX**, 4^e chasseurs d'Afrique : un de ses cavaliers étant tombé à la suite d'une blessure, est descendu de cheval sous les balles ; a mis le blessé en selle devant un de ses camarades et l'a ramené jusqu'à ce qu'il ait trouvé une voiture pour l'emporter.
- Sous-lieutenant WEISS**, 4^e chasseurs d'Afrique : avec 7 cavaliers, n'a pas hésité à charger une mitrailleuse qui empêchait l'infanterie d'avancer et fut assez heureux pour mettre en fuite les servants et son soutien (10 uhlands) et tuer l'officier.
- Brigadier EVRARD**, 4^e chasseurs d'Afrique : Ayant eu son cheval tué sous lui, s'est relevé, a allumé sa pipe, a rejoint un peloton du régiment sous les balles ; a pris part au feu avec l'aligne du 9^e et est monté à l'assaut le sabre à la main.
- Lieutenant DE TOURNEMIRE**, 4^e chasseurs d'Afrique : a montré un calme et un sang-froid remarquables dans le combat du 10 août en faisant mettre sa section de mitrailleuses en batterie sous une grêle de balles, en télémetrant lui-même ; a forcé l'artillerie à se démasquer et, en arrêtant l'élan de l'ennemi, a permis à son régiment de se retirer (19 août).
- Lieutenant BELLE**, 4^e chasseurs d'Afrique : ayant reçu l'ordre de charger des tirailleurs ennemis dont le feu devenait dangereux pour le régiment, après avoir fait du combat à pied, a chargé en fourrageurs avec le plus grand sang-froid et regu une balle dans le genou gauche (19 août).
- Lieutenant BONNAUD**, 4^e chasseurs d'Afrique : le 19 août, a montré le plus grand sang-froid. Ayant eu son cheval tué sous lui, a rejoint son régiment en marchant sous le feu de l'ennemi, le sabre à la main pendant 800 mètres.
- Lieutenant DABAT**, 4^e chasseurs d'Afrique : à l'issue d'une charge, a rallié le reste de son escadron décimé par le feu et l'a ramené en bon ordre sous un feu très violent (19 août).
- Lieutenant DELAUNAY**, 4^e chasseurs d'Afrique : a fait exécuter avec sang-froid à son peloton un combat à pied contre un ennemi dix fois supérieur en nombre, l'a maintenu, permettant à son escadron de revenir à sa place avec son régiment (19 août).
- Cavaliers LELIEVRE, LEVEILLARD, PALAU**, 4^e chasseurs d'Afrique : étant en patrouille, n'ont pas hésité à attaquer un groupe de quinze cyclistes, qu'ils ont mis en fuite après en avoir tué trois (19 août).
- Cavalier BERTRAND**, 4^e chasseurs d'Afrique : est descendu de cheval sous les balles ennemies, pour aider un de ses camarades blessés à remonter sur le sien (19 août).

Groupes de divisions de réserve.

- Capitaine VERDIER**, commandant le 57^e bataillon de chasseurs à pied : rappelé de la retraite au 1^{er} zouaves, a pris part aux opérations de sa division. Nommé au commandement provisoire du 57^e bataillon, lui a imprimé la meilleure impulsion, l'a réorganisé. Avait pris la tête de deux compagnies qui ont remarquablement enlevé des tranchées allemandes, lorsqu'il a été atteint mortellement le 27 novembre.
- Lieutenant de réserve PERRIN**, 57^e bataillon de chasseurs : dans la nuit du 25 au 26 octobre, ayant appris que 2 sous-lieutenants restaient les seuls officiers du bataillon, est venu spontanément se mettre à la disposition du commandant de la division, a pris le commandement du bataillon qu'il a énergiquement maintenu sous le feu.
- Capitaine DUBOC**, 57^e bataillon de chasseurs : a pris le commandement du bataillon au moment où son chef tombait mortellement frappé, en donnant le signal de l'assaut ; a

conduit cette attaque qui a brillamment réussi.

Lieutenant LEFEVRE, 57^e bataillon de chasseurs : très belle conduite au combat du 27 novembre, est tombé grièvement blessé à la tête de son unité à l'assaut des tranchées allemandes.

Sous-lieutenant DELATTRE, 57^e bataillon de chasseurs : très belle conduite au combat du 27 novembre ; est tombé grièvement blessé à la tête de son unité à l'assaut des tranchées allemandes.

Adjudant CLAUDE, 57^e bataillon de chasseurs : tombé glorieusement à la tête de sa section le 27 novembre en la menant à l'assaut des tranchées allemandes.

Adjudant MARION, sergent **COLLIN**, 57^e bataillon de chasseurs : tombés glorieusement à la tête de leur section, le 27 novembre en la menant à l'assaut des tranchées allemandes.

Sergent CAMBEFORT, 57^e bataillon de chasseurs : descendu, sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie dans une tranchée allemande prise d'assaut, a maintenu le moral de ses hommes par son énergie et son sang-froid.

Sergent BLIN, 57^e bataillon de chasseurs : parti le premier à l'assaut, a entraîné sa section et a fait preuve d'une admirable énergie.

Soldat SIGNOL, 57^e bataillon de chasseurs : a pris part à l'assaut d'une tranchée allemande et est allé sous un feu violent chercher un camarade blessé.

Soldat CHASTRE, 57^e bataillon de chasseurs : a tenté, à plusieurs reprises, de transporter hors d'une tranchée très voisine de l'ennemi, le corps de son chef de bataillon. A été mortellement blessé.

Chef de bataillon BOISSELET, 60^e bataillon de chasseurs à pied : a entraîné avec la plus grande énergie ses deux compagnies à l'assaut d'une tranchée allemande et a eu l'épaule traversée par une balle. A néanmoins conservé son commandement et n'est allé se faire panser qu'à la fin de la journée.

Lieutenant ROLANDEZ, 54^e bataillon de chasseurs à pied : blessé le 25 août, est revenu sur le front à peine guéri ; a été blessé à nouveau le 4 novembre. Commandait la compagnie qui est entrée la première dans un village le 1^{er} octobre, après une lutte ardente.

Capitaine BESSON, commandant le 57^e bataillon de chasseurs à pied : en toutes circonstances, a provoqué par son énergie et son courage, l'admiration du bataillon de chasseurs qu'il avait formé et aguerri. Est tombé mortellement blessé à la tête de son bataillon à l'assaut d'une barricade, ralliant dans un suprême effort tous ses hommes au cri de : « A moi, les chasseurs ! ».

Lieutenant AUBOUT, 57^e bataillon de chasseurs à pied : par son entrain et sa bonne humeur, a su conquérir l'affection de sa compagnie qu'il entraînait vigoureusement au feu. A été grièvement blessé sur la dernière barricade enlevée à la baïonnette lors de l'assaut du 25 octobre 1914.

Capitaines MONTAL et GARNERY, 60^e bataillon de chasseurs à pied : le 29 novembre, ont été tués à la tête de leurs compagnies qu'ils entraînaient à l'attaque des tranchées allemandes.

Sous-lieutenant CHARPENTIER, 60^e bataillon de chasseurs à pied : le 29 novembre, a été blessé grièvement au moment où il entraînait sa section à l'assaut d'une tranchée allemande ; avait déjà été blessé le 24 août dans des conditions analogues.

Sous-lieutenant BACHERIG, 60^e bataillon de chasseurs à pied : le 29 novembre, a entraîné vigoureusement sa section à l'attaque des tranchées allemandes dans lesquelles il est entré un des premiers. Déjà blessé dans un combat antérieur.

Sous-lieutenant de réserve MORCHAMP, 61^e bataillon de chasseurs à pied : dans la nuit du 26 au 27 novembre, est allé, avec une patrouille, incendier deux meules de paille très rapprochées des tranchées allemandes. Grièvement blessé ultérieurement dans la tranchée.

Lieutenant-colonel LAIGNELOT, 281^e d'infanterie : a conduit l'attaque d'une position difficile avec la plus grande activité et la plus grande intelligence et a pu s'emparer de tranchées allemandes par une progression méthodique dans une zone sans cesse sous le feu de l'artillerie et de l'infanterie allemandes.

Chef de bataillon AMESTOY, 296^e d'infanterie : a préparé la progression de son bataillon sur une position dans d'excellentes conditions et a permis ainsi de faire réussir l'opération. En première ligne avec son bataillon, sait le maintenir en confiance et plein d'entrain devant l'ennemi.

Capitaine FALCONETTI, 281^e d'infanterie : bien qu'agé de 58 ans, a demandé, dès la mobilisation, à partir avec le 281^e régiment, où il déploie une activité et une vigueur inlassables. A manifesté le plus grand calme et la plus grande bravoure les 1^{er} et 3 décembre à l'attaque d'une position, s'exposant sans compter pour organiser les positions enlevées à l'ennemi sous un feu très violent.

Sergent CENAC, 281^e d'infanterie : s'est porté volontairement et très courageusement en avant avec quatre hommes, à l'intérieur d'une tranchée allemande dont l'extrémité seule était conquise, mettant en fuite les occupants et s'emparant d'un matériel considérable, malgré les nombreux projectiles que l'ennemi lançait sur la tranchée.

Soldat JULLIAN, 281^e d'infanterie : s'est offert spontanément pour aller chercher son caporal mortellement blessé, à 50 mètres des tranchées ennemies. A été lui-même grièvement blessé pendant cette opération.

Capitaine CAVAILHE, 296^e d'infanterie : à l'attaque d'un château, a entraîné sa compagnie à l'assaut des talus qui en barriquaient le parc et, sans s'arrêter aux premiers obstacles, a fait franchir à ses hommes le parc, assurant ainsi la possession définitive de la position.

Sous-lieutenant de réserve VOGEL, 296^e d'infanterie : grièvement blessé à la cuisse en entraînant sa section à l'attaque d'un château. Montre depuis le début de la campagne un entrain et une activité remarquables.

Soldat CAMPISTROUS, 296^e d'infanterie : soldat d'une étonnante bravoure, se trouve toujours en avant aux endroits les plus critiques, place la nuit des fils de fer en avant des tranchées sous le feu de l'ennemi. A été le premier fantassin à pénétrer dans le parc d'un château avec les spahis.

Lieutenant de réserve MOUTET, 281^e d'infanterie : a fait preuve de la plus grande bravoure dans l'enlèvement d'une tranchée allemande ; son capitaine étant blessé, a pris le commandement de sa compagnie et a dirigé avec calme et présence d'esprit l'organisation de son unité contre tout retour offensif de l'adversaire.

Lieutenant de réserve BONELLI, 281^e d'infanterie : a conduit sa section avec beaucoup de courage à l'assaut d'une tranchée allemande ; bien que blessé à la tête de son unité, a continué à diriger ses hommes sur l'objectif qui leur avait été assigné.

Sergent MALLEVILLE, 281^e d'infanterie : est entré le premier dans une tranchée allemande après avoir énergiquement entraîné sa demi-section à l'assaut ; est tombé mortellement blessé en poursuivant les défenseurs de cette tranchée.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7.